


N



MYTHOLOGIE

DRAMATIQUE,

Traduite du Grec de LUCIEN.



Λουκιανος



Παλαια τε μωρα τε
ειδως

MYTHOLOGIE
DRAMATIQUE,

Traduite du Grec de LUCIEN,

Par J.-B. GAIL,

Professeur de Littérature grecque, au Collège de France;

TOME PREMIER,

Contenant

LES DIALOGUES DES DIEUX,

Ouvrage orné de Figures dessinées par les plus grands Maîtres.

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE.

A PARIS,

Chez GAIL, au Collège de France, place Cambrai.

L'AN TROISIÈME.

PRÉFACE.

LUCIEN (1) obtient à juste titre un rang distingué parmi les Mythologues. Tandis que la plupart des écrivains en ce genre, n'offrent que des généalogies d'êtres chimériques, qu'une nomenclature

(1) On sait que Lucien naquit de parens pauvres à Samosate, ville de la Commagène, située sur les bords de l'Euphrate; mais l'époque de sa naissance et celle de sa mort sont également incertaines. On conjecture qu'il a vécu sous les regnes de Trajan, d'Antonin-le-pieux, et de Marc-Aurèle.

stérile qui nous donne l'histoire des chiens d'Actéon, des chevaux d'Achille, des cyclopes, des centaures, des lapithes, d'une foule de héros qui n'ont jamais existé que pour remplir les vers d'Homere ou de Virgile; tandis qu'ils nous offrent tout au plus de riants tableaux qui charment l'imagination, notre auteur non moins ingénieusement érudit, mais plus philosophe, se propose avant tout d'instruire. Ici (I. *Dialogue des*

Morts.) il fait paroître sur la scène des rois lâches et efféminés, qui, placés autrefois sur le trône, n'entendirent sortir de la bouche de leurs vils courtisans que le langage d'une servile adulation. Sous le nom d'un philosophe cynique, il insulte à leur bassesse, il les humilie; et les dépouillant de cette grandeur qui n'est que dans les titres, il les montre ce qu'ils sont. Là, c'est un homme avide, qui soupire après l'héritage d'un vieil-

lard opulent, et que la mort punit de son injuste avidité. Plus loin, c'est une beauté fameuse, dont les charmes armerent l'élite de la Grèce, et qui n'offre plus qu'un crâne sec et décharné. Plus loin encore, c'est un roi fameux par ses conquêtes, qui faisoit taire l'univers en sa présence, et qui sert de jouet à un philosophe. Je ne finirois pas si je voulois analyser sa morale : il suffira de dire que, sous un badinage vif et léger, il cache les plus sé-

rieuses leçons, et que sa gaité n'est qu'un artifice adroit pour faire mieux goûter une morale sévere.

Avec quel intérêt on lit son *Coq* et ses *Contemplateurs*, qui ont donné naissance à d'autres fictions de même nature! L'idée de nos plus jolis romans, le Diable boiteux, se trouve toute entiere dans *le Coq*; quant aux *Contemplateurs*, on sait qu'ils sont les peres de toutes ces satyres ingénieuses des mœurs d'un siecle et d'une nation.

Dans le premier de ces deux dialogues, le savetier Mycille, par le moyen d'une plume qu'il arrache de la queue de son Coq, ouvre toutes les portes, et la nuit s'introduit chez un riche dont il envioit le bonheur, et qu'il trouve en proie à tous les tourmens de l'avarice. Dans le second, c'est Caron qui vient de l'autre monde dans celui-ci, et qui trouve le spectacle de la terre fort ridicule.

Dablancourt a le premier

traduit Lucien ; mais sa version, naturelle en certains endroits, foible et incorrecte dans d'autres, nous l'offre impitoyablement mutilé. Il omet des pages entières, qu'apparemment il n'entendoit pas. Nous avons depuis lui trois traductions justement estimées : l'une de Massieu et l'autre de Belin; celle de le Franc-de-Pompignan ne contient qu'un très-petit nombre de dialogues. En rendant hommage à leurs talens, en reconnoissant avec

plaisir que j'ai profité de leur travail et de leurs recherches, qu'il me soit permis de réclamer le foible mérite de les avoir devancés pour la traduction des Dialogues des Morts, du Coq et des Contemplateurs.

J'ai intitulé mon ouvrage Mythologie dramatique (du mot grec δράειν, *agir*,) parce que Lucien ne raconte point, mais qu'il montre l'action.

DIALOGUES

DIALOGUES
DES DIEUX.

DIALOGUE PREMIER.

Délivrance de Promethée.

PROMETHÉE, JUPITER.

PROM. DÉLIVRE-MOI, Jupiter, que de tourmens j'ai déja endurés !

JUP. Que je te délivre, toi que j'aurois dû garotter de chaînes encore plus pesantes, livrer, chargé du poids de tout le Caucase, à vingt vautours qui te déchirassent le sein, te rongeassent les yeux; toi qui nous as formé ces animaux appelés hommes, dérobé le feu du ciel et fabriqué des femmes. Quant au tour que tu m'as joué à table, où tu me servis des os couverts de graisse,

en te réservant à toi la meilleure part, que n'aurois-je pas à dire?

PROM. Ne suis-je donc pas assez puni, depuis qu'enchaîné sur le Caucase, je nourris de mes entrailles un affreux vautour.

JUP. Ce n'est pas la centième partie de ce que tu méritois.

PROM. Cependant, Jupiter, tu ne te repentirois pas de m'accorder ma grace : je te découvrirais un grand secret.

JUP. Tu me trompes, Promethée.

PROM. Que m'en reviendrait-il? Si je suis convaincu de ruses, ne retrouveras-tu pas le Caucase et des chaînes?

JUP. Révèle-moi auparavant ce secret dont je ne puis me passer.

PROM. Si je dis où tu vas maintenant, me jugeras-tu pour le reste devin digne de foi?

JUP. Pourquoi non?

PROM. Tu voles dans les bras de Thétis.

JUP. Tu devines juste ; et ensuite ? car il me semble que tu diras la vérité.

PROM. Jupiter, abstiens-toi de tout commerce avec cette Neréide. Si elle devient enceinte de toi, son enfant te traitera comme tu as traité Saturne.

JUP. Tu veux dire qu'il me détrônera.

PROM. Loin de toi ce malheur : cependant, Jupiter, ton union avec elle ne présage rien de bon.

JUP. Bonjour donc à Thétis : et toi, que pour ce bon office Vulcain te délivre.

DIALOGUE II.

Plaintes de Jupiter à l'Amour.

L'AM. ALLONS, Jupiter, pardonne si j'ai fait quelque faute, je suis

un petit enfant, je suis un jeune imprudent.

Jup. Cupidon, beaucoup plus vieux que Japet, un enfant! vieux et rusé, tu voudrais, parce que tu n'as ni barbe ni cheveux blancs, passer pour un enfant!

L'Am. Mais quel mal t'ai-je fait, moi vieillard dis-tu, que tu veux aussi m'enchaîner?

Jup. Examine, scélérat, si tu es peu coupable. Tu te joues de moi au point que devenu tour-à-tour or, taureau, satyre, cygne, aigle, tu m'as soumis à toutes les métamorphoses. Tu n'as rendu aucune femme amoureuse de moi. Je ne sache pas que j'aie plu à aucune par ton moyen. Il me faut, au contraire, user de prestiges avec elles, et cacher ma personne. C'est le taureau, c'est le cygne qu'elles chérissent; me voient-elles, elles meurent de frayeur.

L'AM. Cela doit être, Jupiter; mortelles, elles ne sauroient supporter la vue du maître des Dieux.

JUP. Et comment donc Bacchus et Hyacinthe sont-ils amoureux d'Apollon?

L'AM. Oui, mais Daphné l'a fui, quoiqu'il eut une belle chevelure et point de barbe. Veux-tu devenir aimable, Jupiter, n'agite plus ton égide, ne porte plus la foudre: pour te rendre agréable, que tes cheveux, ceints d'une bandelette, flottent sur l'une et l'autre épaule; prends un vêtement de pourpre; qu'une chaussure d'or brille à tes pieds: marche en cadence au son de la flûte et des tambours; alors, tu verras plus de belles sur tes pas que l'on ne compte de ménades à la suite de Bacchus.

JUP: Loin de moi un tel accoutrement! je ne veux pas être aimable à ce prix.

L'Am. Eh bien, Jupiter, renonce à aimer : cela est plus facile.

Jup. Point du tout : je veux toujours aimer ; mais qu'il m'en coûte moins. A cette condition seulement, je te rends ta liberté.

DIALOGUE III.

Histoire d'Io.

JUPITER, MERCURE.

Jup. Tu connois, Mercure, cette fille d'Inachus, cette belle femme.

Merc. Oui, tu veux parler d'Io.

Jup. Eh bien, ce n'est plus une fille, elle est génisse.

Merc. Voilà un singulier prodige. Comment donc est arrivée la métamorphose.

Jup. Par la jalousie de Junon. Ce n'est pas tout : elle a encore imaginé une méchanceté d'une invention toute nouvelle ; elle a confié cette infor-

tunée à la garde d'un nommé Argus, et ce pasteur qui la conduit au pâturage est tout yeux, et ne dort jamais.

Merc. Que ferons-nous ?

Jup. Descends à Nemée, c'est-là qu'Argus fait paître sa génisse. Tue cet incommode gardien. Pour Io, conduis-la par mer en Égypte, tu en feras Isis ; et désormais adorée par les habitans du pays, sa divinité présidera aux débordemens du Nil, régira les vents, sauvera les navigateurs.

DIALOGUE IV.

Enlevement de Ganimède.

JUPITER, GANIMÈDE.

Jup. Allons, Ganimède, puisque nous sommes arrivés où je le desirois, embrasse-moi, afin que tu saches que je n'ai plus ni ce bec crochu, ni ces serres aiguës, ni ces

ailes que tu m'as vues quand je te paroissois oiseau.

Ganim. Homme à présent, n'étois-tu pas tout-à-l'heure l'aigle qui, s'abattant sur moi, m'a enlevé du milieu de mon troupeau. Comment donc as-tu perdu ces ailes pour te montrer tout-à-coup sous une autre forme ?

Jup. Jeune enfant, tu vois en moi un homme : eh bien, je ne suis ni homme, ni aigle, mais le souverain maître des Dieux, qui change de forme à son gré.

Ganim. Que dis-tu ? es-tu notre Pan ? pourquoi n'as-tu ni ta flûte, ni tes cornes, ni tes jambes velues ?

Jup. Tu crois qu'il n'y a que ce Dieu-là ?

Ganim. Assurément, et nous lui sacrifions un bouc mâle qu'on amène à la caverne, où est sa statue. Pour toi, tu m'as l'air d'un voleur d'enfans.

Jup. Dis-moi, n'as-tu jamais entendu prononcer le nom de Jupiter? N'as-tu pas vu sur le Gargare (1), l'autel de *Jupiter pluvieux*, de *Jupiter tonnant*, de *Jupiter étincelant.*

Ganim. Quoi! bon Jupiter, tu serois celui qui, n'aguère, faisoit fondre sur nous tant de grêle, celui qu'on dit habiter au haut des cieux, Dieu bruyant, à qui mon père a coutume de sacrifier un bélier? Quel mal faisois-je pour m'enlever ainsi, roi des Dieux? Peut-être mes brebis abandonnées sont-elles déja mises en pièces par les loups.

Jup. Quoi! tu deviens immortel; ton destin est de vivre avec moi, et tu songes à tes brebis?

Ganim. Que dis-tu? tu ne me remettrois pas aujourd'hui sur le mont Ida?

(1) Gargare, l'un des trois sommets de l'Ida. *Voyez* Hom. chant 8, ℣. 48.

Jup. Non, certes ; autrement de Dieu je serois en vain devenu aigle.

Ganim. Mais mon père me cherchera : il se mettra en colère quand il me verra ; je serai battu pour avoir quitté mon troupeau.

Jup. Et où te verra-t-il ?

Ganim. Je veux le revoir : si tu me reconduis, je te promets qu'il te sacrifiera un autre bélier pour prix de ma rançon. Nous en avons un de trois ans, déja fort, et chef du troupeau.

Jup. Que ce jeune garçon est simple et naïf ! On peut bien dire de lui : c'est encore un enfant. Vas, Ganimède, dis adieu à tout cela ; oublie et l'Ida et tes troupeaux. A présent habitant de la cour céleste, d'ici tu rendras des services à ton père et à la patrie ; au lieu de lard et de fromage, tu te nourriras d'ambroisie, tu boiras du nectar : toi-même tu en verseras aux Dieux; et

ce qui mettra le comble à ta gloire, d'homme tu deviendras immortel; je ferai briller ton astre du plus bel éclat : rien enfin ne doit manquer à ta félicité.

Ganim. Mais quand je voudrai jouer, qui jouera avec moi? J'avois sur le mont Ida tant de jeunes Bergers de mon âge.

Jup. Ici tu auras l'Amour pour camarade, et des osselets en quantité. Rassure-toi seulement, sois gai, ne regrette plus la terre.

Ganim. A quoi te serai-je utile? faudra-t-il ici garder des troupeaux?

Jup. Non, tu seras notre échanson : l'intendance du nectar, et le soin de nos banquets te sera confié.

Ganim. Cela n'est pas difficile. Je sais comme il faut verser le lait, et présenter la coupe de lierre.

Jup. Le voilà qui songe encore à son lait; il croit qu'il aura des

hommes à servir. Ce que tu vois est le ciel ; et comme je te l'ai déja dit, nous ne buvons que du nectar.

Ganim. Est-il plus doux que le lait?

Jup. Tu le sauras bientôt ; et lorsque tu en auras goûté, tu ne regretteras plus ton lait.

Ganim. Où coucherai-je la nuit ? Avec mon camarade Cupidon ?

Jup. Non. Je t'ai enlevé pour que nous dormions ensemble.

Ganim. Est-ce que tu ne pourrois dormir seul ? Auras-tu plus de plaisir à dormir avec moi ?

Jup. Oui, certes, avec un aussi beau garçon que toi, Ganimède.

Ganim. Et à quoi, la nuit, te servira ma beauté ?

Jup. A répandre sur mon sommeil une douce volupté.

Ganim. Cependant mon père se fâchoit contre moi quand je couchois avec lui : tous les matins il me disoit

disoit qu'à force de m'agiter, de lui donner des coups de pied, ou de parler en rêvant, j'avois troublé son sommeil ; en sorte que, souvent, il m'envoyoit coucher avec ma mère. Si c'est pour cela, comme tu le dis, que tu m'as enlevé, je te conseille de me remettre au plutôt sur la terre. Autrement, tu n'auras pas un instant de repos, je me remuerai sans cesse et t'incommoderai.

Jup. Rien ne peut m'être plus agréable que de veiller avec toi, j'en aurai plus de tems pour te baiser, et te serrer dans mes bras.

Ganim. C'est ton affaire. Pour moi je dormirai, pendant que tu me baiseras.

Jup. Alors comme alors. A présent, Mercure, emmène-le ; et quand il aura bu l'immortalité, tu nous l'ameneras pour qu'il nous serve d'échanson ; mais apprends-

lui auparavant à présenter la coupe avec grace.

DIALOGUE V.

Jalousie de Junon contre Jupiter.

JUNON, JUPITER.

Jun. Depuis que tu as enlevé ce jeune Phrygien du mont Ida, pour l'amener ici, tu fais bien moins attention à moi.

Jup. Quoi, Junon! encore de la jalousie pour un enfant bon et simple. Je ne te croyois de l'humeur que contre les femmes que je voyois.

Jun. Ta conduite, à cet égard, n'est pas plus louable. Sied-il bien au souverain des Dieux d'abandonner sa légitime épouse, et descendre sur la terre, tantôt en pluie d'or, tantôt en taureau, pour y commettre d'infâmes adultères? Du moins ces belles rivales restent là-bas; au lieu

que le grand Jupiter a pris la forme d'un aigle pour faire monter ici ce jeune Idéen qu'il a ravi. Maintenant il demeure avec nous ; nous l'avons sans cesse devant les yeux. Son emploi, dit-on, sera de nous verser à boire. Manquois-tu donc d'échansons ? Hébé et Vulcain étoient-ils las de nous servir ? Jamais tu ne reçois la coupe des mains de ce beau Berger qu'après l'avoir baisé lui-même à la vue de tout le monde ; et ce baiser est plus doux pour toi que le nectar. Aussi bien souvent lui demandes-tu à boire sans avoir soif. Quelquefois même, content d'avoir approché la coupe de tes lèvres, tu la lui rends aussitôt ; mais tandis qu'il boit, tu la ressaisis, tu tiens tes lèvres collées où il a posé les siennes, savourant le reste de la liqueur pour boire et baiser à-la-fois. Dernièrement, Père souverain de

l'univers, sans foudre et sans égide, malgré cette barbe majestueuse, tu jouois aux osselets avec lui. Je tiens les yeux ouverts sur toute ta conduite : ne crois pas m'échapper.

Jup. Quel grand crime y a-t-il de baiser, en buvant, un jeune garçon d'une si rare beauté, et de jouir tout à-la-fois des délices du nectar et de ses baisers ? Si je lui permettois de t'en donner un seul, tu ne me reprocherois plus de les préférer au nectar.

Jun. Voilà les propos de nos pédérastes : pour moi, je ne porterai jamais l'extravagance jusqu'à toucher de mes lèvres ce mortel, cet efféminé Phrygien.

Jup. Bonne Junon ! point d'invectives contre l'objet de mes amours. Cet efféminé, ce barbare, m'est plus agréable, me plaît mieux que.... je ne dis rien de plus, pour ne pas t'irriter davantage.

JUN. Pour me désoler, que ne le prends-tu pour ta femme ?... Souviens-toi des outrages dont est cause ce bel échanson.

JUP. Il faudroit peut-être qu'au sortir de sa forge, Vulcain parût dans nos banquets, boitant, couvert d'étincelles, et quittant à peine ses tenailles, que nous prissions la coupe de ses doigts crasseux, tirant à nous, et baisant tendrement ce beau forgeron au visage enfumé, que sa mère elle-même n'embrasseroit pas sans répugnance. Oh ! cela seroit délicieux : on auroit un échanson digne du banquet des Dieux. Vraiment ce Ganimède n'est bon qu'à renvoyer sur le mont Ida ; car il est propre, il a des doigts de roses, il présente la coupe avec grace ; et ce qui te chagrine le plus, il donne des baisers plus doux que le nectar.

JUN. Si Vulcain est boiteux, si

son visage est plein de suie, si sa vue te cause des nausées, c'est depuis que l'Ida a vu naître ce Berger à belle chevelure. Autrefois tu ne voyois pas tout cela; ni la cendre, ni la fumée de la forge ne t'empêchoient de recevoir la coupe de sa main.

Jup. Que tu es ingénieuse à te tourmenter, Junon! Ta jalousie ne fait qu'accroître mon amour. Si pourtant c'est un chagrin pour toi de recevoir la coupe de ses mains, que ton fils soit ton échanson. Pour toi, Ganimède, ne présente la coupe qu'à moi seul, et chaque fois tu me donneras deux baisers, lorsque tu me la présenteras pleine, et lorsque tu la reprendras de moi. Quoi! tu pleures? vas, ne crains rien, ceux qui te chagrineront verseront des larmes.

DIALOGUE VI.

Crime et supplice d'Ixion.

JUNON, JUPITER.

JUN. Tu vois cet Ixion, Jupiter; quel homme le crois-tu ?

JUP. Un brave homme, un convive aimable : il ne partageroit point nos banquets, s'il en étoit indigne.

JUN. Eh bien, il en est indigne; c'est un insolent : qu'il soit donc banni de notre société.

JUP. Quelle injure t'a-t-il faite ? Il est, je crois, nécessaire que j'en sois instruit.

JUN. En dirai-je davantage ? Je rougis de m'expliquer : sa hardiesse est telle....

JUP. Plus sa turpitude est grande, plus son silence seroit condamnable. Auroit-il fait des propositions à quelque Déesse ? car voilà ce que

j'entends par cette turpitude que tu n'oses nommer.

Jun. A moi-même, Jupiter, et non à d'autres ; et cela depuis long-tems. J'ignorois d'abord pourquoi il avoit toujours les yeux fixés sur moi : bientôt il soupira, il lui échappa des larmes. Dès qu'après avoir bu, je rendois la coupe à Ganimède, il la lui demandoit pour en presser les bords de ses lèvres, et quand il la tenoit il la baisoit en buvant, il l'approchoit de ses yeux, il me regardoit ensuite. Je compris bien que tout cela étoit de l'amour, j'ai long-tems rougi de t'en parler, je pensois d'ailleurs que ce fou reviendroit de sa folie ; mais enfin il a osé tout-à-l'heure me tenir des propos galans, je me suis bouché les oreilles pour ne rien entendre de ses honteuses sollicitations : je l'ai laissé pleurant et se roulant à mes pieds,

et suis venu pour t'instruire du fait. Vois de quel châtiment punir son insolence.

Jup. Le scélérat! fort bien, de se jouer à Jupiter, de prétendre audacieusement à sa couche nuptiale! Il étoit donc ivre de nectar? Mais aussi c'est notre faute, nous témoignons trop d'amitié aux mortels en les admettant à notre table : ils boivent la même liqueur que nous, ils voient des beautés célestes telles qu'il n'en est point sur la terre ; ils en desirent la jouissance ; vaincus par l'amour, ne sont-ils donc pas excusables? L'amour est quelque chose de si violent. Ce n'est pas seulement aux hommes qu'il commande, nous-mêmes quelquefois nous lui sommes soumis.

Jun. Toi particulièrement ; il te mène, comme on dit, par le nez : tu le suis par-tout où il lui plaît ; tu changes de forme à son gré : tu es

absolument son esclave et son jouet. Au reste, je vois d'où te vient ton indulgence pour Ixion, c'est qu'autrefois tu as corrompu sa femme qui t'a fait père de Pirithoüs.

Jup. Quoi! tu te souviens encore des amusemens que j'ai pris sur la terre. Cependant, sais-tu mon projet sur Ixion? Il ne faut ni le punir, ni le chasser de nos banquets : cela seroit trop dur à l'égard d'un infortuné qui aime, qui pleure et qui ressent une passion extrême.

Jun. Que feras-tu donc? Je m'attends à quelque propos outrageant.

Jup. Point du tout. Nous formerons d'une nuée un fantôme semblable à toi, et lorsque nos convives seront congédiés, comme probablement l'amour le tient éveillé, nous coucherons ce fantôme auprès de lui : il croira jouir de l'objet de ses vœux, et son tourment finira.

Jun. Point de condescendance : qu'il soit chassé du ciel (1), puisqu'il a d'audacieuses prétentions.

Jup. Cependant, Junon, un peu de patience. Quel mal te fera l'union de ce fantôme avec Ixion ?

Jun. Mais ce nuage sera ma ressemblance, et je n'aurai pas moins à rougir.

Jup. Ce que tu dis ne signifie rien. Jamais un nuage ne sera Junon, ni Junon un nuage. Ixion sera seul dans l'erreur.

Jun. Oui ; mais comme les hommes sont peu délicats, il fera l'avantageux quand il sera descendu sur la terre ; il racontera à tout le monde qu'il a tout obtenu de Junon, qu'il a partagé la couche de Jupiter. Peut-être même prétendra-t-il que je l'aime, et on le croira, parce qu'on

(1) Littéralement : *Qu'il n'aille point aux heures.*

ne saura pas qu'il n'aura eu affaire qu'à un nuage.

Jup. Oh ! s'il tient de tels propos, je le précipite dans le Tartare : là, attaché à une roue qui l'emportera sans cesse et puni d'un supplice continuel, il portera la peine, non de sa passion, cela seroit trop cruel, mais de ses insolens discours.

DIALOGUE VII.

Caractere et talens de Mercure.

APOLLON, VULCAIN.

Vulc. Apollon, as-tu vu ce petit enfant, ce nouveau-né de Maia ? Qu'il est donc joli ! comme il sourit agréablement à tout le monde ! Il donne déja de grandes espérances.

Apol. Puis-je l'appeler un enfant, ou en attendre quelque chose de bon ? Il est, par la malice, déja plus vieux que Japet.

Vulc.

VULC. A qui auroit-il fait du mal, à peine il est né ?

APOLL. Interroge Neptune, dont il a dérobé le trident; interroge Mars. N'a-t-il pas adroitement tiré de son fourreau l'épée de ce dieu des combats. Je ne te parle pas de moi, qu'il a dépouillé de son arc et de ses flèches.

VULC. Quoi ! voilà les faits de ce nouveau né qui se remuoit à peine dans son berceau.

APOLL. Qu'il t'approche, Vulcain, tu le connoîtras.

VULC. Il m'a déja approché.

APOLL. Eh bien, as-tu tous tes outils ; ne t'en manque-t-il aucun ?

VULC. Je les ai tous, Apollon.

APOLL. Examine.

VULC. Par Jupiter, je ne vois pas mes tenailles.

APOLL. Je gage que tu les trouveras quelque part dans ses langes.

Vulc. Il a la main aussi preste dès le ventre de sa mère, que s'il s'étoit exercé à dérober.

Apoll. Tu ne l'as pas entendu babiller : avec quelle vivacité déja ! avec quelle volubilité ! Ne veut-il pas être notre messager ? Hier, n'a-t-il pas défié Cupidon à la lutte ; ne l'a-t-il pas à l'instant terrassé, en lui donnant, je ne sais comment, un croc en jambe. Tandis qu'on le combloit d'éloges, n'a-t-il pas dérobé la ceinture de Vénus, qui venoit de l'embrasser pour sa victoire. Jupiter rioit, il lui a pris son sceptre : il lui eut même emporté son foudre s'il n'eut été trop lourd et trop brûlant.

Vulc. Tu me parles-là d'un enfant bien alerte !

Apoll. Et déja bon musicien.

Vulc. Sur quoi se fonde cette conjecture ?

Apoll. D'une tortue dessechée trouvée dans quelque coin, il a fait un instrument. Après y avoir adapté deux montans, une traverse, des chevilles, un chevalet et sept cordes, il en a tiré des sons touchans, mélodieux, au point de me rendre jaloux, moi qui m'exerce depuis long-temps à jouer de la cythare. Maia m'a dit de plus, que les nuits il ne restoit point dans le ciel, que sa curiosité le conduisoit aux enfers, sans doute pour quelque larcin. Il a aussi des ailes, et s'est fabriqué une verge d'une vertu merveilleuse, avec laquelle il guide les ames et fait descendre les morts chez Pluton.

Vulc. C'est moi qui la lui ai donnée pour hochet.

Apoll. Et en reconnoissance il t'a dérobé tes tenailles.

Vulc. Tu me le rappelles bien à

propos. Je vais les reprendre, si, comme tu dis, elles se retrouvent dans ses langes.

DIALOGUE VIII.

Naissance de Minerve.

VULCAIN, JUPITER.

VULC. QUE veux-tu que je fasse, Jupiter! Je viens, selon tes ordres, armé d'une hache bien affilée, qui peut, au besoin, couper une pierre d'un seul coup.

JUP. Bien, Vulcain. Leve ta hache et me fends la tête en deux.

VULC. Tu veux éprouver si je suis fou. Dis, sans plaisanterie, ce que tu veux qu'on fasse pour toi.

JUP. Qu'on me fende le cerveau. Si tu me désobéis, tu éprouves une seconde fois ma colère : mais frappe de toute ta force, et sans délai. Je

succombe aux douleurs qui me déchirent le cerveau.

VULC. Prends garde, Jupiter, que je ne fasse un mauvais coup. Avec ma hache tranchante tu n'accoucheras ni sans effusion de sang, ni à la manière de Lucine.

JUP. Frappe et ne crains rien. Je sais ce qu'il me faut.

VULC. C'est bien malgré moi. Mais que faire quand tu ordonnes ?.... Qu'est-ceci ! une jeune vierge armée de toutes pièces ! Jupiter ! tu avois un grand mal de tête ! Je ne m'étonne pas que tu fusses irascible engendrant dans ton cerveau une grande fille toute armée. Je ne savois pas qu'au lieu de tête tu avois un camp. La voilà qui saute et danse la pyrrhique (1). Elle agite son bouclier, elle brandit sa lance, elle

(1) Danse qui s'exécutoit sous les armes.

entre en enthousiasme. Ce qui m'étonne le plus, c'est qu'en un instant la voilà belle et en âge de se marier. Elle a les yeux bleus, mais son casque embellit ce défaut. O Jupiter, pour prix de ton accouchement donne-moi-la pour épouse.

Jup. Tu demandes l'impossible, Vulcain ; elle veut rester vierge. Pour moi, je ne m'oppose point à tes désirs.

Vulc. C'est tout ce que je voulois. Je me charge du reste ; je la vais enlever.

Jup. Si tu réussis, j'y consens ; mais je sais que tu aimes envain.

DIALOGUE IX.

Naissance de Bacchus.

NEPTUNE, MERCURE.

Nep. Mercure, Jupiter est-il visible ?

Merc. Non, Neptune.

Nep. Annonce-moi toujours.

Merc. Ne l'importune pas, je te prie. Tu prends mal ton temps, tu ne peux le voir à présent.

Nép. Est-il avec Junon?

Merc. Non, c'est bien autre chose.

Nep. J'entends; Ganimede est là dedans.

Merc. Point du tout; mais il est indisposé.

Nep. Et d'où lui vient cette indisposition? Ce que tu me dis-là me surprend.

Merc. Elle est telle que je rougis de te le dire.

Nep. Quoi! à ton oncle?

Merc. Il vient d'accoucher, Neptune.

Nep. Il vient d'accoucher! tu te mocques, et de quoi? j'ignorois qu'il fut des deux sexes. Mais je ne lui ai point vu le ventre plus gros qu'à l'ordinaire.

Merc. Tu a raison. Aussi n'étoit-ce pas dans le ventre qu'il portoit son enfant.

Nept. J'entends. C'étoit encore dans son cerveau comme lorsqu'il engendra Minerve : sa tête est mère quand il veut.

Merc. Non. C'étoit dans la cuisse qu'il portoit l'enfant de Semelé.

Nept. Fort bien ! Le fécond Jupiter accouche de toutes les parties de son corps. Mais quelle est cette Semelé ?

Merc. C'est une Thébaine, l'une des filles de Cadmus, avec laquelle il avoit un commerce amoureux.

Nept. Ensuite, Mercure, il est accouché pour elle ?

Merc. Certainement, quoique cela te semble absurde. Un jour cette Junon dont tu connois toute la jalousie, alla trouver Semelé et lui persuada perfidement d'engager

Jupiter à la venir voir avec son foudre et ses éclairs. Le dieu cédant aux vœux de son amante, vint armé de son tonnerre, et embrasa la maison. Semelé ayant péri dans les flammes, Jupiter m'ordonna d'ouvrir le ventre de cette femme et de lui apporter l'embryon imparfait, qui n'avoit que 7 mois. J'exécutai ses ordres. Il se fendit la cuisse et y déposa l'enfant jusqu'au terme. Aujourd'hui que le troisième mois est révolu, il vient d'être délivré, et il se ressent des travaux de l'enfantement.

Nept. Où donc est à présent l'enfant?

Merc. A Nysse. Je l'ai confié à des nymphes qui l'élèvent sous le nom de Dionysus.

Nept. Ainsi Jupiter est tout-à-la-fois le père et la mère de ce Dionysus.

Merc. Cela est vraisemblable. Mais je vais chercher de l'eau pour laver sa blessure, et prendre soin de tout ce dont on a besoin en couche.

DIALOGUE X.

Conception d'Hercule.

MERCURE, LE SOLEIL.

Merc. Soleil, Jupiter te défend de conduire ton char aujourd'hui, demain et le jour suivant. Reste dans l'olympe, que pendant tout cette intervalle il n'y ait qu'une seule et longue nuit. Les heures vont dételer tes coursiers : pour toi éteins ton flambeau. Qu'un peu de repos succède à de longues fatigues.

Le Sol. Mercure, tu viens me donner des ordres singuliers, et dont on n'a pas d'exemple. Me suis-je égaré dans ma course ? est-

ce que j'aurois poussé mes coursiers au-delà des limites prescrites, et que Jupiter voudroit, en punition de cette faute, rendre la nuit trois fois plus longue que le jour.

MERC. Tu n'y es pas; cela ne doit pas toujours durer. Mais en ce moment Jupiter demande une nuit plus longue.

LE SOL. Où est-il maintenant? et d'où t'envoie-t-il pour m'annoncer ces ordres?

MERC. De Béotie, de chez l'épouse d'Amphitryon, avec laquelle il est couché.

LE SOL. De nouvelles amours? Une nuit ne seroit-elle donc pas suffisante?

MERC. Non: car de cette union doit naître un Dieu fameux par nombre de travaux, et il est impossible qu'il soit fait dans une seule nuit.

Le Sol. Eh bien qu'on l'achève sous d'heureux auspices. Mais, Mercure, puisque personne ne nous entend, convenons que cela n'arrivoit pas du tems de Saturne. Ce dieu ne découchoit point d'avec Rhéa, il ne quittoit pas le ciel pour aller coucher à Thèbes. Le jour étoit le jour, la marche de la nuit duroit en proportion des saisons. Il ne connoissoit pas d'intrigues avec les mortelles. Aujourd'hui, pour une misérable femme, on bouleverse tout l'univers. L'inaction ralentira l'ardeur de mes coursiers; les chemins, faute de les pratiquer, deviendront difficiles; les hommes seront malheureusement dans les ténèbres. Voilà le fruit qu'ils retireront des amours de Jupiter; et ils resteront oisifs, en attendant qu'il ait achevé, dans une longue obscurité, cet athlète dont tu parles.

Merc.

Merc. Tais-toi, Soleil, crains que tes propos ne t'attirent quelque mauvaise affaire. Pour moi je vais trouver la lune et le sommeil, pour ordonner à l'une, au nom de Jupiter, de ne marcher qu'au petit pas, à l'autre de ne point quitter les mortels, pour qu'ils ignorent l'extrême durée de la nuit.

DIALOGUE XI.

Amour de la Lune pour Endymion.

VENUS, LA LUNE.

Ven. O Lune, que dit-on de toi? qu'arrivée en Carie tu arrêtes ton char pour contempler Endymion dormant en chasseur à la belle étoile; que même quelquefois au milieu de ta course tu descends et t'approches de lui.

La L. Interroge ton fils; lui seul en est la cause.

Ven. Ah ! c'est un petit insolent, et moi qui suis sa mère, que ne m'a-t-il pas fait ? Ne m'a-t-il pas conduit, tantôt sur l'Ida pour le Troyen Anchise ; tantôt sur le Liban pour ce jeune Assyrien, qu'il m'a ravi la moitié de l'année en le rendant aimable aux yeux de Proserpine. Combien de fois l'ai-je menacé, s'il ne se corrigeoit, de briser son arc et son carquois, et de lui couper les ailes ; je lui ai même déja donné le fouet avec une pantoufle : dans le moment suppliant et craintif, il a tout oublié l'instant d'après. Cependant, dis-moi, Endymion est-il beau ? c'est du moins une consolation en amour.

La L. Oh oui d'une beauté ravissante, sur-tout lorsqu'endormi sur sa tunique, qui lui sert de lit, il a dans sa main gauche des traits

qui lui échappent, et tandis que sa droite recourbée sur sa tête qu'elle entoure, prête à son visage de nouveaux attraits. Quand il est plongé dans le sommeil, quel doux parfum s'exhale de sa bouche! Je descends alors sans bruit, je marche sur la pointe du pied, de peur que s'éveillant tout-à-coup, ma présence ne l'effraye. . . Mais tu sais ce que c'est que d'aimer, tu devines le reste, je ne te dirai qu'un mot, c'est que je meurs d'amour.

DIALOGUE XII.

Les torts de l'Amour et sa justification.

VENUS, L'AMOUR.

Ven. Amour, ô mon fils, vois quel est ton ouvrage! je ne parle pas seulement du mal que tu fais sur la terre, des crimes que tu

suggères aux humains contr'eux-mêmes et contre leurs semblables, mais encore de ceux que tu occasionnes dans le ciel. Sous combien de formes diverses tu nous montres Jupiter. Il subit à ton gré mille métamorphoses. Tu contrains la Lune à descendre du ciel. Tu forces le Soleil à s'amuser chez Climene, où il oublie son char. Quant aux outrages que tu me fais à moi qui suis ta mère, tu en crains peu le châtiment. Enfin, petit audacieux, si Rhea elle-même, cette mère de tant de dieux, est, malgré ses rides, éprise de ce jeune Phrygien, reconnois ton ouvrage. Maintenant agitée de tes fureurs, elle attelle des lions à son char. Des Corybantes l'accompagnent, courant les montagnes et les vallées de l'Ida; et tandis qu'elle appelle en hurlant son Atys; de ces forcenés Cory-

bantes, l'un s'ouvre le coude avec un glaive, l'autre les cheveux épars, court en fou à travers les montagnes ; celui-ci sonne de la trompe ; celui-là bat du tambour, ou frappe des cymbales ; tout l'Ida retentit de leurs bruyans transports. Je crains tout pour toi, cruel enfant à qui j'ai donné le jour. Je crains que Rhée dans ses accès de fureur, ou plutôt de bon sens, n'ordonne à ses Corybantes de s'emparer de toi, de te mettre en pièces. Voilà mes craintes à la vue des dangers que tu braves.

L'Am. Rassure-toi, ma mère. J'apprivoise même les lions. Souvent monté sur leur dos, je les prends à la crinière et les conduis à mon gré. Ils me caressent de leur queue, ils reçoivent dans leur gueule ma main qu'ils lèchent et me laissent retirer. A l'égard de

Rhea, aura-t-elle le loisir de penser à moi? Elle est toute à son Atys? D'ailleurs quel mal fais-je en montrant le pouvoir de la beauté? Vous autres déesses n'êtes-vous pas éprises de ce qui est beau? m'en ferez-vous un crime, et toi, ma mère, voudrais-tu ne plus aimer Mars, et n'en être plus aimée.

VEN. Que tu es séduisant! Il faut toujours te céder. Souviens-toi quelquefois de ce que je t'ai dit.

DIALOGUE XIII.

Dispute entre Esculape et Hercule sur la préseance.

JUPITER, ESCULAPE, HERCULE.

JUP. CESSEZ, Esculape, Hercule, de vous quereller comme des hommes. Cette conduite est indé-

cente et déplacée à la table des dieux.

Herc. Tu veux donc, Jupiter, que cet empoisonneur soit assis à table au-dessus de moi.

Esc. Sans doute, je vaux mieux que toi.

Herc. En quoi, vieux fou? Est-ce parce que Jupiter a puni de la foudre ta sacrilège audace (1). On ne t'a rendu l'immortalité que par pitié.

Esc. Toi qui me reproches le feu de la foudre, Hercule, tu oublies sans doute ton bûcher du mont Oeta.

Herc. Oses-tu bien te comparer à moi! Fils de Jupiter, j'ai entrepris les plus glorieux travaux, j'ai purgé la terre des bêtes féroces qui la ravageoient, des brigands

(1) Il avoit ressuscité Hippolyte.

qui la désoloient. Mais toi coupeur de racines, charlatan, bon tout au plus auprès des malades, as-tu jamais fait aucune action courageuse.

Esc. Tu as raison, car c'est moi qui t'ai gueri de toutes tes brûlures, lorsque tu montas ici à moitié rôti, consommé tout-à-la-fois et par la tunique du Centaure et par le feu. Mais quand je n'aurois pas d'autre reproche à te faire, comme toi je n'ai pas subi un honteux esclavage; vêtu d'une robe de pourpre, je n'ai ni cardé la laine en Lydie, ni reçu des coups de la pantoufle dorée d'Omphale; encore moins ai-je tué dans de noirs transports, ma femme (1) et mes enfans.

Herc. Cesse de m'invectiver, ou bientôt tu apprendras ce que c'est

(1) Mégare fille de Créon.

que ton immortalité. De mon bras vigoureux je t'enleverai et te précipiterai hors du ciel la tête la première, et ton crâne une fois fracassé Pœan lui-même ne pourra te guérir.

Jup. Finissez, c'est moi qui vous l'ordonne, ne troublez plus nos plaisirs, ou je vous chasse l'un et l'autre du banquet céleste. Cependant, Hercule, il est juste qu'Esculape prenne place avant toi, puisqu'il est mort le premier.

DIALOGUE XIV.

Mort d'Hyacinthe.

MERCURE, APOLLON.

Merc. D'ou te vient, Apollon, cet air mélancolique?

Ap. C'est, Mercure, que je suis malheureux en amour.

Merc. Cela vaut bien qu'on s'en

afflige. Mais en quoi es-tu malheureux? est-ce encore l'infortune de Daphné que tu pleures.

Ap. Non, je regrette le Lacédœmonien fils d'Œbalus.

Merc. Hyacinthe est mort, dis-tu?

Ap. Hélas oui!

Merc. Le nom de son meurtrier? Quel sauvage a donné la mort à ce beau jeune homme?

Ap. Ce crime est mon ouvrage.

Merc. Tu étois donc en démence, Apollon.

Ap. Non, c'est un malheur involontaire.

Merc. Comment? je suis curieux d'en entendre le récit.

Ap. Il apprenoit à lancer le disque, et moi-même je le lançois avec lui. Zéphyr, l'abominable Zéphyr, qui depuis long-tems amoureux d'Hyacinthe, s'en voyoit méprisé, voulut

enfin se venger. A l'instant où selon l'usage, je jettois le disque en l'air, le voilà qui souffle avec impétuosité du haut du Taygete, et dirige le disque sur la tête de mon jeune ami. Le sang jaillit de sa large blessure, l'enfant expire aussitôt. Je me suis vengé de Zéphyr en le poursuivant à coups de flèches jusqu'au pied de la montagne. Pour mon jeune ami, je lui ai élevé un tombeau dans Amiclée, au lieu même où il a reçu le coup fatal; de son sang j'ai voulu que la terre produisit la plus suave et la plus brillante fleur, dont les feuilles portent empreinte l'expression de ma douleur. Ma douleur à présent te semble-t-elle déraisonnable!

MERC. Oui, ton amant étoit mortel: tu le savois: il n'est plus, console-toi.

DIALOGUE XV.

Bisarreries de l'Amour.

MERCURE, APOLLON.

Merc. Que ce Vulcain, boiteux comme il est, et n'exerçant qu'un art méchanique, ait épousé ce qu'il y a de plus beau, Vénus et Aglaé, cela se conçoit-il, Apollon?

Ap. C'est une faveur du Destin, Mercure. Pour moi ce qui m'étonne le plus, c'est qu'elles se résignent à coucher avec lui, sur-tout lorsqu'elles le voyent dégoutant de sueur, courbé sur sa forge, et le visage enfumé. Cependant, en cet état, elles l'embrassent, elles le caressent, elles dorment dans ses bras.

Merc. Voilà ce qui m'indigne, j'envie le sort de ce Vulcain. Prends donc

donc soin de ta chevelure, Apollon ; joue de la cythare, vantes ta beauté, moi mon éloquence (1) et ma lyre ; puis quand il faudra nous coucher, nous serons réduits à dormir seuls.

Ap. Pour moi je suis bien malheureux en amour; car de deux personnes que j'aimais éperdument, Hyacinthe et Daphné, l'un a péri d'un coup de disque, l'autre a préféré de végéter sous une écorce d'arbre ; et de ces deux amans, il ne me reste que des couronnes et des fleurs.

Merc. De Vénus autrefois.........
mais soyons discrets.

Ap. Je le sais: on dit même que c'est de toi qu'elle a eu Hermaphrodite. Mais dis-moi, si tu le sais, comment Vénus n'est point

(1) Je lis ἰωλωττία.

jalouse d'Aglaé, ni Aglaé de Vénus.

Merc. C'est, Apollon, que l'une habite Lemnos avec lui, et que l'autre est dans le ciel, où toute occupée d'ailleurs de son cher Mars, elle ne pense guère au Forgeron.

Ap. Penses-tu que Vulcain sache cela ?

Merc. Sans doute ; mais que veux-tu qu'il fasse contre un jeune et brave guerrier. Il se tient tranquille. Il les menace pourtant de fabriquer contr'eux de certains liens, et de les enlacer lorsqu'il les prendra sur le fait.

Ap. Je ne sais, mais je voudrois bien être celui qui sera pris dans le piége.

DIALOGUE XVI.

Jalousie de Junon contre Latone.

JUNON, LATONE.

Jun. Qu'ils sont beaux, Latone, les enfans que tu as donnés à Jupiter !

Lat. Nous ne pouvons toutes mettre au monde un Vulcain.

Jun. Mais tout boiteux qu'il est, c'est un très-utile et très-excellent artiste qui nous a décoré l'olympe, qui a épousé Vénus et qui sait lui plaire. Quant à ta fille (1), habitante des montagnes, elle a des mœurs trop sauvages, et lorsqu'elle va en Scythie, tout le monde sait quels repas elle y fait des étrangers qu'elle égorge, à l'exemple des Scythes antropophages. Pour ton Apollon, il se donne pour tout

(1) Diane.

savoir, pour tirer de l'arc, jouer de la cythare, exercer la médecine, prédire l'avenir; et dans les boutiques de prophétie qu'il a établies à Delphes, à Claros, à Didyme, il trompe ses consultans par des réponses ambiguës et à double sens, de manière qu'il ne court aucun risque d'être convaincu de mensonge. Par-là il s'enrichit, car combien de sots viennent eux-mêmes se livrer à ses impostures. Les gens sensés s'apperçoivent pourtant qu'il jette de la poudre aux yeux; et lui-même avec son don de prophétie, ne prévoyoit pas qu'il tueroit son cher Hyacinthe avec un disque: il n'a pas deviné que Daphné le fuiroit malgré sa longue chevelure et sa beauté? Je ne vois pas après cela comment on t'a donné l'avantage sur Niobé du côté de ta charmante progéniture.

Lat. Cette fille antropophage, ce diseur de bonne aventure, tu t'affliges de les voir admis au rang des Dieux. Je te conçois: l'une est belle, on lui donne des éloges; l'autre joue de la cythare pendant le festin, on l'admire.

Jun. Tu me fais rire, Latone, un grand musicien lui! si les Muses lui eussent rendu justice, Marsyas son maître l'eut écorché vif, cet infortuné Marsyas qui périt victime de l'injustice et de la ruse. Pour ta fille, cette vierge est si belle, que dès qu'elle se vit surprise au bain par Acteon, elle le fit déchirer par ses chiens, dans la crainte que ce jeune chasseur ne révélat sa turpitude. Encore je n'observe pas qu'elle renonceroit à l'office de sage-femme si elle étoit réellement vierge.

Lat. Tu es bien fière, Junon, de partager ta couche et l'empire

du Souverain des Dieux ; voilà pourquoi tu m'outrages impunément: mais bientôt je te verrai répandre des larmes, lorsque ton volage époux descendra sur la terre sous la forme d'un cygne ou d'un taureau.

DIALOGUE XVII.

Mars et Vénus surpris par Vulcain.

APOLLON, MERCURE.

Apol. De quoi ris-tu, Mercure?

Merc. C'est que j'ai vu la chose du monde la plus plaisante.

Ap. Dis-moi ce que c'est, que j'en puisse rire avec toi.

Merc. On vient de surprendre Vénus et Mars couchés ensemble. Vulcain les a pris tous deux, tous deux enlacés dans ses filets.

Ap. Comment? le récit doit en être plaisant.

Merc. Depuis long-temps, je

crois instruit de leurs amours, il les épioit. Il avoit placé autour du lit d'invisibles liens, puis s'en étoit allé travailler à sa forge: bientôt après Mars se glisse furtivement chez lui, croyant n'être point apperçu; mais le Soleil qui le vit, en avertit Vulcain. Déja nos deux amans, montés sur le lit, placés en-dedans des filets, se livroient à de doux ébats, lorsque tout-à-coup les liens se resserrent sur eux, et Vulcain paroît. Vénus toute nue, n'ayant rien pour se couvrir, rougissoit. Mars qui espéroit de rompre le filet, tente d'abord de s'enfuir, mais il se voit retenu dans d'indissolubles liens, il a recours aux prières.

Ap. Vulcain les a-t-il enfin relâchés ?

Merc Point du tout, il a au contraire rassemblé tous les Dieux,

qu'il rend témoins de l'aventure. Nos deux amans nuds et les regards baissés, rougissent de se voir liés ensemble. Cette scene de l'acte amoureux, presque consommé sous nos yeux, me sembloit délicieuse.

Ap. Et ce Forgeron ne rougissoit pas de rendre son déshonneur public ?

Merc. Par Jupiter, il en rit le premier : il est encore auprès de ses deux captifs. Pour moi, s'il faut avouer la vérité, Mars caressant la plus belle des Déesses, et même Mars enchaîné me semble trop heureux.

Ap. A ce prix tu te laisserois enchaîner.

Merc. Toi tu n'y consentirois pas, Apollon ? Viens un instant les voir. Si tu n'es pas ensuite de mon avis, j'admire ta continence.

DIALOGUE XVIII.

Ressentiment de Junon contre Bacchus fils de Jupiter et de Semelé.

JUNON, JUPITER.

Jun. En vérité, Jupiter, je rougirois si j'avois un fils tel que le tien, aussi efféminé, aussi abruti par l'ivresse, qui, les cheveux relevés avec une bandelette, passe sa vie avec des femmes furieuses, qu'il surpasse en molesse, dansant au son des tambours, des flûtes et des cymbales, ressemblant à tout autre qu'à son père.

Jup. Cependant ce fils qui ceint la bandelette des femmes, plus efféminé qu'elles, a subjugué la Lydie, pris le Tmole, soumis la Thrace. Il a fait plus encore; s'avançant avec cette armée de femmes contre les

Indiens, il a vaincu leurs éléphans, s'est rendu maître du pays, a fait prisonnier le Roi qui avoit osé résister. Il s'est pourtant signalé par tant d'exploits en dansant, en menant des cœurs de danse, en se servant de thyrses emprisonnés dans le lierre, en se livrant comme tu dis, à la fureur, à l'ivresse. Et quand on a osé l'insulter en calomniant ses mystères, il en a tiré vengeance, soit en enchaînant l'insolent dans des liens de pampres, soit en le faisant déchirer comme un faon par sa propre mère. Tu vois que ces mâles actions ne le rendent point indigne de son père. Si c'est au milieu des jeux et des plaisirs qu'il s'est montré tel, qui lui en feroit un crime, sur-tout en songeant à ce dont il seroit capable s'il étoit sobre, puisqu'il s'est acquis tant de gloire dans l'ivresse.

Jun. Bientôt aussi tu vas louer la belle invention de la vigne et du vin, et cela quand tu vois quels désordres commettent les ivrognes au pied chancelant, que d'injures ils vomissent, que de fureur leur inspire cette boisson. Le premier qui reçut de ton fils le funeste présent de la vigne, Icarius ne périt-il pas accablé de coups de hoyau par ceux même qui buvoient avec lui?

Jup. Ce que tu dis là ne prouve rien. Ce n'est ni le vin, ni Bacchus qui sont cause de ces accidens; mais le peu de retenue des buveurs qui se gorgent de vin. Le vin pris avec modération rend aimable et joyeux, et le malheur d'Icarius n'arrive jamais à de modestes buveurs. Tiens, Junon, je vois qu'il te reste un levain de jalousie, tu penses à Sémelé puisque tu blâmes

ce qu'il y a de plus estimable dans Bacchus.

DIALOGUE XIX.

Tous les Dieux sont soumis à l'Amour, excepté Minerve, Diane et les Muses.

VENUS, CUPIDON.

VEN. POURQUOI donc, Amour, toi qui as vaincu les autres Dieux, Jupiter, Neptune, Apollon, Rhée et moi-même qui suis ta mère, pourquoi n'oses-tu toucher à la seule Minerve ? pour elle ton flambeau n'a point de feux, ton carquois point de flèches ; pour elle tu n'as plus d'arc, tu ne portes plus de coups certains.

L'AM. Je la crains, ma mère, elle est effrayante, son regard mâle est terrible ; toutes les fois que je l'approche avec mon arc tendu, elle m'épouvante avec son panache qu'elle

qu'elle agite; je tremble, les traits m'échappent des mains.

VEN. Mars n'est-il pas plus terrible encore, cependant tu l'as désarmé et vaincu.

L'AM. Oui, mais c'est lui qui vient au-devant de moi et m'invite à le blesser: tandis que Minerve me lance des regards inquiets et menaçans. Un jour par hasard voltigeant à côté d'elle, je la touchai presque de mon flambeau: si tu ne t'éloignes, m'a-t-elle dit, j'en jure par mon père, je te perce de ma lance, ou te prenant par le pied, je te précipite au tartare, ou tu périras déchiré de mes mains. Voilà ses menaces ordinaires: elle a le regard furieux: elle porte sur sa poitrine une tête horrible, toute hérissée de serpens, et qui me fait frémir. Elle m'épouvante, je fuis dès que je la vois.

Ven. Comment! tu crains, dis-tu, Minerve et la Gorgone, toi qui braves la foudre de Jupiter. Mais pourquoi n'as-tu pas encore blessé les Muses? Pourquoi sont-elles à l'abri de tes traits? agitent-elles aussi des panaches, présentent-elles des Gorgones à tes yeux?

L'Am. Je les respecte, ma mère; elles sont vénérables, elles méditent sans cesse, elles cultivent la musique, souvent même je reste au milieu d'elles, attiré par la mélodie de leurs chants.

Ven. Laisse-les en repos puisqu'elles sont vénérables. Mais Diane, pourquoi ne l'as-tu pas blessée?

L'Am. En général, c'est qu'il est impossible de l'atteindre dans ses courses à travers les montagnes. D'ailleurs un autre amour, qui lui est particulier, la possède.

Ven. Quel amour?


le barbier inve *Delignon sculp*

JUGEMENT DE PARIS.

L'Am. Celui de la chasse, sans cesse elle poursuit des cerfs et des faons, qu'elle veut atteindre et percer de ses flèches, elle se livre uniquement à cet exercice. Quant à son frère, quoique portant aussi un arc et lançant au loin d'inévitables traits. . . .

Ven. J'entends mon fils. Je sais que tu ne l'as pas épargné.

DIALOGUE XX.

Jugement de Pâris.

JUPITER, MERCURE, JUNON, MINERVE, VENUS, PARIS.

Jup. Mercure, prends cette pomme, va trouver en Phrygie le fils de Priam, ce pasteur qui mène ses troupeaux sur le Gargare, l'un des sommets de l'Ida, et dis-lui: « Pâris, Jupiter t'ordonne, comme tu es beau et savant en amour, de

prononcer entre ces trois Déesses laquelle est la plus belle. Celle qui remportera la victoire recevra cette pomme pour prix du combat. Vous, Déesses, il est temps que vous alliez trouver votre juge. Quant à moi je me recuse en cette affaire. Je vous aime toutes trois également, et je voudrois s'il étoit possible, vous voir toutes trois victorieuses. D'ailleurs si je ne décernois le prix qu'à une, je deviendrois nécessairement odieux aux deux autres. Je ne puis donc décider de votre différent. Le jeune Phrygien devant qui je vous envoie, est issu du sang des Rois et parent de mon Ganimède. Habitant des montagnes et plein de candeur, il n'est point indigne de jouir d'un si beau spectacle.

Ven. Pour moi, Jupiter, dusses-tu nous donner Momus lui-même

pour arbitre, je ne craindrois point de paroître à ses yeux, et que reprendroit-il en moi? mais il en faut un qui plaise également à celles-ci.

Jun. Nous ne craignons rien non plus, Vénus, quand même ton Mars seroit nommé notre arbitre. Nous agréons ce Pâris, quel qu'il soit.

Jup. (*à Minerve,*) Et toi, ma fille, est-ce ton avis? Qu'en dis-tu? Tu détournes la tête et rougis. En pareilles circonstances vous rougissez vous autres vierges. Néanmoins tu donnes un signe de consentement. Partez donc : Mais que celles qui seront vaincues ne se fâchent point contre le juge, et ne nuisent point à ce jeune Berger: car il est impossible que vous soyez toutes également belles.

Merc. Prenons le chemin de la

Phrygie. Hâtez-vous de me suivre, je serai votre guide. Rassurez-vous, je connois Pâris, c'est un jeune homme fort beau, fort galant, et très-capable de juger un tel différent; il ne sera point injuste.

Ven. Ce que tu me dis - là, que nous avons un bon juge est une bonne nouvelle, et pour moi d'un favorable augure. Mais est-il garçon, ou bien a-t-il une compagne ?

Merc. Il n'est pas tout-à-fait garçon.

Ven. Que dis-tu ?

Merc. Une femme du mont Ida vit, je crois, avec lui ; elle est belle, mais rustique et montagnarde : il n'en est pas fortement épris. Pourquoi me fais-tu cette question ?

Ven. Pour rien.

Min. Eh, Mercure, tu oublies ton

caractère en parlant avec elle en particulier.

Merc. Nous ne disons rien d'offensant pour toi, Minerve, rien qui te soit contraire: elle me demandoit si Pâris étoit marié.

Min. Et pourquoi cette curiosité?

Merc. Je ne sais: l'idée du moment, m'a-t-elle dit: elle m'a fait cette question sans dessein.

Min. Eh bien, est-il en effet sans femme?

Merc. Je ne le crois pas.

Min. Mais aime-t-il la gloire? a-t-il des inclinations martiales, et n'est-il que pasteur!

Merc. Je ne puis te le dire au juste: mais je présume qu'étant à la fleur de l'âge, il est animé d'une noble ardeur, qu'il aimeroit à se distinguer dans les combats.

Ven. Tu le vois, Mercure, je ne me plains pas moi, je ne t'accuse

pas de ce que tu lui parles en particulier : c'est le fait d'une querelleuse, mais non celui de Vénus.

Merc. Sa question étoit presque la même que la tienne. Ne te fâche donc pas, et ne crois pas que je te traite moins favorablement, je lui répondois aussi simplement qu'à toi. Mais tout en causant, nous laissons le ciel bien loin derrière nous ; nous voilà bientôt en Phrygie ; je vois même l'Ida, le Gargare très-distinctement, et même, si je ne me trompe, Pâris votre juge.

Jun. Où est-il donc ? je ne le vois pas.

Merc. De ce côté, Junon, regarde à gauche, ce n'est pas au sommet de la montagne, mais à mi-côte où tu vois un antre et un troupeau.

Jun. Je n'apperçois pas de troupeau.

Merc. Quoi ! tu ne vois pas au bout de mon doigt des génisses qui sortent du milieu de ces roches, et un homme qui descend en courant, et qui la houlette en main, empêche le troupeau de se disperser?

Jun. Je le vois à présent, si toutefois c'est-là Pâris.

Merc. Lui-même, Junon. Mais puisque nous voici près de terre, nous descendrons, si vous m'en croyez, nous ferons à pied le reste de la route. Nous effrayerions Pâris en tombant subitement des nues en sa présence.

Jun. Tu as raison; suivons ton avis. A présent que nous sommes à terre, il convient que Vénus marche la première et nous serve de guide. Elle doit connoître ce pays, où, si l'on en croit la renommée, elle a fait à Anchise de fréquentes visites.

Ven. Tes plaisanteries, Junon, ne m'affligent pas beaucoup.

Merc. C'est moi qui vous guiderai. J'ai assez parcouru les détours de l'Ida, quand Jupiter aimoit son jeune Phrygien; il m'a souvent envoyé ici pour observer cet enfant; et lorsqu'il le ravit sous la forme d'un aigle, je volois près de lui, je l'aidois à porter ce jeune pastoureau : ce fut, si je m'en souviens, de dessus cette pierre qu'il enleva Ganimède jouant de la flûte au milieu de ses troupeaux. Jupiter s'abattant derrière lui, le saisit légèrement de ses serres, prend la tiare dans son bec, puis s'élance dans les airs. Dans sa frayeur, le jeune berger tournant sa tête en arrière regardoit son ravisseur, la flûte lui tomba des mains, je la ramassai. Mais nous voici près de votre juge, adressons-lui la parole.

Bon-jour pasteur de grands troupeaux.

PAR. Je te salue, jeune homme. Qui t'amène en ces lieux? Quelles sont ces femmes que tu accompagnes? avec de tels charmes, elles ne sont pas faites pour habiter les montagnes.

MERC. Assurément ce ne sont pas des femmes. Tu vois Junon, Minerve et Vénus; moi, je suis Mercure que Jupiter t'envoie . . . . . Quoi! tu trembles, tu palis? rassure-toi. On ne te veut point de mal. Jupiter t'ordonne de prononcer sur leur beauté, il s'en rapporte à ta décision, parce que, dit-il, tu es beau toi-même, et savant en amour. Tu sauras quel est le prix du combat, en lisant ce qui est écrit sur cette pomme.

PAR. Donne que je voie ce qu'elle porte : *A la plus belle.*

Grand messager des Dieux, est-il donc possible à moi foible mortel, rustique montagnard, de prononcer d'après un spectacle aussi ravissant, et trop peu fait pour les yeux d'un berger? C'est à des voluptueux citadins qu'il appartient de juger ces beautés parfaites. Quant à moi je déciderois tout au plus suivant les regles de mon art, si une chèvre est plus belle qu'une autre chèvre, si une génisse l'emporte sur une autre. Mais ces déesses sont toutes également belles, pourroit-on détacher ses regards de l'une pour les porter sur l'autre? les yeux ne s'en détacheroient pas facilement. Quelque part qu'ils se fixent, ils s'y attacheront, ils admireront même beauté, mêmes charmes: s'ils passent à un autre objet, tout ce qui l'environne les captivera. En un mot leur beauté répand autour de moi

moi ses charmes et pénètre mon ame toute entière. Que ne suis-je Argus, je la verrois de toutes les parties de mon corps. Il me semble que je jugerois bien, en donnant la pomme à chacune. D'ailleurs l'une étant sœur et femme de Jupiter, et les deux autres ses filles, le moyen de n'être pas embarrassé dans un pareil jugement?

Merc. Je ne sais qu'une chose, c'est que tu ne peux éluder les ordres de Jupiter.

Par. Du moins, Mercure, fais bien entendre à ces Déesses que les deux qui n'auront pas le prix, m'en voudroient injustement: mes yeux seuls se seront trompés.

Merc. Elles le promettent. Maintenant procède au jugement.

Par. Essayons de juger, puisqu'il n'y a pas moyen de s'en défendre. Avant tout, je voudrois savoir s'il

suffit de les voir telles qu'elles sont, ou bien faut-il qu'elles quittent leurs vêtemens pour mieux examiner.

MERC. Cela dépend de toi. Ordonne ce qui te plait.

PAR. Ce qui me plait? Eh bien je veux les voir toutes nues.

MERC. Déesses, quittez vos vêtemens. Toi, examine, je détourne la vue.

VEN. Je t'approuve, Pâris. Je commence la première, et tu verras que je ne suis pas seulement la Déesse aux beaux bras et aux grands yeux, je suis également belle par tout le corps.

MIN. Pâris, ne la déshabille point qu'auparavant elle n'ait ôté sa ceinture: comme elle est magicienne, elle recourroit à l'enchantement. D'ailleurs convient-il de se présenter dans des atours aussi recherchés, le visage peint en vraie courtisanne.

Elle ne doit montrer ici que la nature.

PAR. C'est juste à l'égard de ta ceinture : quitte-la.

VEN. Et toi, Minerve, que n'ôtes-tu ton casque pour montrer ta tête telle qu'elle est! tu agites ton panache de manière à épouvanter ton juge. Craindrois-tu que tes yeux bleus ne manquassent de grâce quand on les verra sans ton casque redoutable.

MIN. Eh bien, le voilà mon casque.

VEN. Et moi, voilà ma ceinture.

JUN. Allons, quittons nos vêtemens.

PAR. Auteur des prodiges, ô Jupiter ! Quel spectacle ! Que de beautés! Que de voluptés ! Que l'une a bien l'air d'une vierge ! Comme cette autre brille d'un éclat, d'une majesté vraiment digne de Jupiter! quelle douceur dans le

regard de celle-ci! Que son sourire est attrayant et gracieux! Ah! c'est trop de félicité pour un mortel. Si vous le trouvez bon, Déesses, je voudrois vous voir chacune séparément, car à présent je suis trop indécis, je ne sais où fixer mes regards entraînés de tous côtés.

Ven. Volontiers.

Par. Vous, retirez-vous toutes deux; reste, Junon.

Jun. Me voici. Examine-moi bien, tu auras ensuite à examiner si les présens dont je récompenserai ton suffrage, te sont agréables. Si tu me juges la plus belle, l'empire de l'Asie est à toi.

Par. Je ne vends point mon suffrage. Retire-toi, je ferai ce qui me paroîtra juste. Toi, Minerve, approche.

Min. Me voilà devant-toi. Si tu me déclares la plus belle, jamais tu

ne seras vaincu. Toujours tu sortiras des combats, couronné des mains de la victoire.

PAR. Que me font à moi la guerre et les combats! La paix, comme tu vois, règne dans la Phrygie et la Lydie, les états de mon père n'ont point d'ennemis à repousser. Cependant, rassure-toi. Quoique je ne juge point pour des présens, tu ne seras pas traitée avec plus de rigueur. Reprends tes habits et ton casque: je t'ai suffisamment considérée. Il est temps que Vénus paroisse.

VEN. Me voici près de toi, ne parcours point mes charmes légèrement, examine les l'un après l'autre, arrête-toi sur chacun de mes membres, et si tu le veux, écoute-moi, beau berger. Depuis long-temps tu me sembles beau, tel peut-être que la Phrygie n'en

possède un pareil ; je te trouve heureux d'avoir tant de grâces, mais aussi je te blâme de ne point abandonner ces antres, ces rochers, pour vivre à la ville. Tes charmes se flétrissent dans un désert. Qu'espères-tu de tes montagnes ? Qu'importe à des troupeaux la beauté de leur pasteur ? Déja tu devrois avoir obtenu la main non d'une femme agreste et rustique comme celles du mont Ida, mais de quelque beauté ou d'Argos, ou de Corinthe, ou de Lacédæmone : telle Hélene, jeune, belle, égale à Vénus même, et ce qui est plus à desirer encore, sensible aux charmes de l'amour. Si elle te voyoit seulement une fois, je suis sûre qu'elle abandonneroit tout pour te suivre, pour se livrer à toi, pour vivre dans tes bras. Tu as sans doute entendu parler d'elle.

PAR. En aucune manière, Vénus ; j'écouterai avec plaisir ce que tu voudras m'en apprendre.

VEN. Elle est fille de cette belle Léda, que Jupiter vint trouver sous la forme d'un cygne.

PAR. Quels sont ses traits ?

VEN. Elle est blanche comme l'oiseau dont elle est née, et délicate puisqu'elle a été nourrie dans un œuf. Souvent toute nue dans l'arène, elle s'exerce à la lutte. Elle inspire de si violentes passions, qu'on a pour elle entrepris une guerre. Elle n'atteignoit pas encore l'âge de puberté que déja Thésée l'avoit enlevée. Arrivée à son printems, les Princes Grecs, tous à l'envi, aspirèrent à sa main : Menelas de la race de Pelops, obtint la préférence. Mais si tu veux, elle sera ton épouse.

PAR. Que dis-tu ? une femme déja mariée ?

VEN. Tu es simple comme un jeune villageois. Mais je sais moi ce qu'il faudra faire.

PAR. Je voudrois le savoir aussi.

VEN. Tu voyageras sous prétexte de voir la Grèce. Arrivé à Lacédæmone, Hélene te verra. Je me charge alors de la rendre amoureuse de toi, de l'engager à te suivre.

PAR. Je ne puis croire qu'elle veuille abandonner son époux pour traverser les mers avec un barbare, un étranger.

VEN. Ne t'inquiète point, j'ai deux beaux enfans, le Desir et l'Amour. Je te les donnerai tous deux pour guides du voyage. L'Amour s'insinuant tout entier dans son cœur, la forcera de t'aimer; le desir voltigeant autour de toi, te rendra aimable comme lui. Je serai

aussi de la partie, et je prierai les Grâces de t'accompagner. Certes en unissant nos efforts nous toucherons le cœur d'Hélène.

PAR. Je ne vois pas trop comment tout cela réussira; mais déja je suis amoureux d'Hélène; je crois la voir; je m'embarque pour la Grèce; j'arrive à Sparte; je reviens possesseur de l'objet de mes vœux. Tout mon chagrin, c'est de ne pas réaliser dès-à-présent ce projet.

VEN. N'écoute point ta passion, Pâris, qu'auparavant tu n'ayes par un jugement favorable, témoigné ta reconnoissance à celle qui te procure et doit t'amener une épouse. Il convient que je ne paroisse que triomphante au milieu de vous, et que je célèbre tout à la fois vos noces et ma victoire. Il dépend de toi d'acheter par cette pomme l'amour, l'hymen et la beauté.

Par. Ne m'oublieras-tu pas après le jugement?

Ven. Veux-tu que je te jure. . . .

Par. Non. Promets-moi seulement une seconde fois.

Ven. Je m'engage à te donner Hélène pour femme, à te suivre auprès d'elle, à te ramener à Ilion. Je ne te quitterai pas, je te seconderai de tout mon pouvoir.

Par. Et tu amèneras l'Amour, le Desir et les Grâces.

Ven. Oui, et de plus, le souhait et l'hymenée.

Par. Et bien je te donne la pomme à ces conditions....... à ce prix, reçois-la.

DIALOGUE XXI.

Mars se moquant des rodomontades de Jupiter.

MARS, MERCURE.

MA. As-tu entendu, Mercure, les absurdes et orgueilleuses rodomontades de Jupiter? « Si je le veux, a-t-il dit, je jetterai une chaîne du ciel en terre, et quand vous feriez les plus violens efforts, en vous suspendant à cette chaîne, pour me tirer en bas, vos peines seroient perdues, vous n'en viendriez point à bout. Moi, quand je voudrai la tirer en haut, j'enleverai et soutiendrai suspendus, non-seulement tous les Dieux, mais encore et la terre et la mer ». Et le reste que tu sais comme moi. Véritablement, je ne nie pas qu'il soit plus puissant et plus fort que chacun de nous en particulier; mais

qu'il l'emporte sur nous tous au point que nous ne puissions l'entraîner, même en nous fortifiant du poids de la terre et des mers, c'est ce qu'on ne me persuadera jamais.

Merc. Mars, prends bien garde à ce que tu dis. De tels propos sont imprudens : ton indiscrétion nous deviendroit funeste.

Ma. Crois-tu donc que je tienne de pareils discours à d'autres qu'à toi, dont je connois la discrétion ? Pouvais-je me taire sur l'absurdité de ses menaces. Je me rappelois quelle figure il fit, comme il trembla ce jour où Neptune, Junon et Minerve révoltés, lui dressèrent des embûches pour le saisir et l'enchaîner. Ils n'étoient pourtant que trois, et si Thétis, par compassion, n'eut appelé à son secours Briarée aux cent bras, il étoit pris dans les liens

liens avec sa foudre et son tonnerre. En pensant à cette aventure, pouvais-je m'empêcher de rire de ses forfanteries.

MERC. Tais-toi, Mars, retiens ta langue. Il y a du danger pour toi de te permettre de pareilles réflexions, pour moi de les entendre.

DIALOGUE XXII.

Naissance du Dieu Pan.

PAN, MERCURE.

PAN. Bon jour, mon père.

MERC. Bon jour. Mais comment suis-je ton père ?

PA. N'es-tu pas Mercure, le Dieu de Cyllene ?

MERC. Oui. Mais comment es-tu mon fils ?

PA. Je suis un des fruits de tes amours.

MERC. Dis plutôt d'un bouc qui

aura violé quelque chèvre. Comment viendrois-tu de moi avec ces cornes, ce nez, cette barbe touffue, ces jambes de bouc, ce pied fourchu et cette queue au-dessus de tes fesses.

PA. Toutes tes railleries, mon père, retombent sur ton fils, ou plutôt sur toi-même qui engendres de si beaux enfans; pour moi je n'en suis pas responsable.

MERC. Mais quelle est donc celle que tu prétends être ta mère? Aurois-je eu sans le savoir quelque commerce avec une chèvre?

PA. Point du tout. Rappelle-toi si un jour en Arcadie, tu n'as pas fait violence à une jeune vierge de condition libre. Qu'as-tu à te mordre les doigts? D'où te vient tant d'embarras? Je te parle de Penelope, fille d'Icare.

MERC. Que lui est-il donc arrivé

pour t'engendrer semblable à un bouc plutôt qu'à moi ?

Pa. Je vais te répéter ce qu'elle m'en a elle-même raconté, en m'envoyant en Arcadie. Mon fils, me dit-elle, je suis ta mère, Penelopè de Sparte. Apprends que ton père est Mercure, fils de Jupiter et de Maia. Tu as des cornes et des pieds fourchus, mais que cela ne t'afflige point. Lorsque le Dieu de l'éloquence me surprit, il s'étoit déguisé sous la forme d'un bouc. Voilà pourquoi tu vins au monde avec les traits de cet animal.

Merc. En effet, je me souviens d'une aventure à-peu-près semblable. Il faudra donc que moi qui suis fier de ma beauté, et qui n'ai point encore de barbe, sois appelé ton père et plaisanté sur ma belle progéniture.

Pa. En vérité, mon père, tu

n'auras pas à rougir de moi. Je suis bon musicien, et tire de ma flûte des sons merveilleux: Bacchus ne peut rien sans moi; je suis son ami et le compagnon de ses danses; si tu voyois mes nombreux troupeaux autour du Tégée et du Parthenius, tu serois enchanté. De plus je commande dans toute l'Arcadie; dernièrement encore dans les champs de Marathon j'ai combattu pour les Athéniens avec une telle valeur, que l'on m'a en récompense consacré la grotte qui se voit au-dessous de la citadelle. Si jamais tu viens à Athènes, tu verras combien l'on y révère le nom de Pan.

Merc. Dis-moi, Pan, puisque c'est ainsi que l'on t'appelle, es-tu marié ?

Pa. Point du tout, comme je suis d'un tempérament fort amoureux, une seule femme ne me suffiroit pas.

MERC. Tu caresses donc les chèvres ?

PA. Tu plaisantes : j'ai pour maitresses Echo, Pythis et toutes les Menades de Bacchus qui me font assiduement la cour.

MERC. Sais-tu, mon fils, la grâce que tu peux m'accorder, c'est la première fois que je t'en demande ?

PA. Parle, mon père, nous verrons.

MERC. Approche, que je t'embrasse de tout mon cœur ; mais ne m'appelle jamais ton père du moins en présence de quelqu'un.

DIALOGUE XXIII.

Différences entre Cupidon, Hermaphrodite et Priape.

APOLLON, BACCHUS.

APOL. COMMENT pourrions-nous dire que l'Amour, Hermaphrodite et Priape aussi différens de visage

que d'inclinations, soient néanmoins trois frères nés d'une même mère? Le premier est parfaitement beau, il tire de l'arc, il jouit d'une puissance qui n'est pas ordinaire, puisqu'il commande à toute la nature. Le second, mâle et femelle à la fois, est, à le voir, un être ambigu. On ne distingue pas s'il est jeune homme ou jeune fille. Quant à Priape, il est d'une indécente virilité.

Bac. N'en sois pas surpris, Apollon. Ils ne tiennent point ces différences de Vénus, mais de leurs différens pères. Souvent encore deux enfans nés d'un même père et de la même mère, naissent l'un mâle, l'autre femelle, comme ta sœur et toi.

Ap. Il est vrai. Du moins nous nous ressemblons en un point, et nous avons les mêmes goûts, tous deux nous tirons de l'arc.

Bac. Oui, la ressemblance va jusqu'à l'arc, mais ensuite qu'y a-t-il de commun entre Diane qui égorge les étrangers en Scythie, et toi qui prédis l'avenir et guéris les malades?

Ap. Crois-tu que ma sœur se plaise au milieu des Scythes, elle que son horreur pour le meurtre a décidé, dès qu'un Grec arrivera en Tauride, à s'enfuir avec lui.

Bac. Bien. Quant à Priape, voici de lui un trait assez original. J'étois dernièrement à Lampsaque, je traversois la ville, lorsque Priape vint à ma rencontre et me donna l'hospitalité. Après un repas où le vin ne fut pas épargné, nous fumes nous coucher. Vers le milieu de la nuit, mon galant se lève...... mais j'ai honte d'en dire davantage.

Ap. Il t'éprouvoit.

Bac. Précisément.

Ap. A cela que fis-tu ?

Bac. Je me mis à rire.

Ap. Tu as bien fait de n'avoir montré ni dureté, ni colère. . . . . N'étoit-il pas excusable de s'adresser à un si beau garçon.

Bac. A ce titre, ne fera-t-il pas aussi sur toi quelque tentative ; ta chevelure et ta beauté pourroient tenter Priape, même à jeun.

Ap. Il s'en donnera bien de garde. Avec ma belle chevelure, j'ai aussi un arc.

DIALOGUE XXIV.

Fonctions de Mercure.

MERCURE, MAIA.

Merc. Est-il dans l'Olympe, ô ma mère, un Dieu plus malheureux que moi ?

Ma. Ne dis pas cela, mon fils.

Merc. Et pourquoi ne le dirois-je pas, chargé comme je le suis de tant d'affaires, seul accablé de fatigues, partagé entre tant de fonctions diverses? De grand matin je m'arrache au sommeil, je balaye la salle du banquet; j'étends les tapis du lieu de l'assemblée; je range chaque chose à sa place; je me rends ensuite chez Jupiter, et porte par-tout ses ordres; je monte, je descends, je parcours tous les jours un espace immense. Je reviens; encore tout couvert de poussière, il faut que je lui serve l'ambroisie: c'étoit encore moi qui lui versois le nectar avant l'arrivée de cet échanson dont il vient de faire emplette. Mais ce qu'il y a de plus accablant pour moi, c'est que seul de tous les Dieux je ne dors pas, même pendant la nuit. Mon devoir me commande de con-

duire les ombres chez Pluton, d'accompagner les morts, d'assister au tribunal. Apparemment ce n'est pas assez de mes occupations du jour: c'est peu que je préside aux palæstres, que je proclame dans les assemblées, que j'enseigne les orateurs. A tant de fonctions, on joint encore le département des morts. Du moins les fils de Leda passent tour à tour un jour au ciel et dans les enfers: mais moi, il faut tous les jours que je sois partout. Nés de misérables mortels, les enfans d'Alcmène et de Semelé, passent tranquillement leur vie à la table des Dieux, tandis que moi, fils de Maïa, je suis leur serviteur. A présent encore j'arrive de Sidon, de chez la fille de Cadmus, où il m'a envoyé examiner ce qu'elle fait, et il me renvoie à Argos pour faire visite à Danaé: de-là, m'a-t-il dit,

vas en Béotie, et sur ton passage, tu verras Antiope. Déja je suis excédé. Je préférerois, s'il étoit possible, d'être vendu comme là bas ces (1) esclaves malheureux qui demandent cette échange à leurs maîtres.

MA. Ne tiens plus ce langage, mon fils. Il faut obéir à son père, sur-tout lorsqu'on est jeune. Hâte-toi de partir pour Argos où il t'envoie. Ta lenteur t'attireroit quelques mauvais traitemens. Les amoureux sont irascibles.

DIALOGUE XXV.

Chute de Phaëton.

JUPITER, LE SOLEIL.

JUP. QU'AS-TU fait, ô le plus

---

(1) Chez les Athéniens un esclave maltraité, se trouvoit autorisé par la Loi à demander une échange de condition.

méchant des Titans? en confiant ton char à un jeune étourdi, tu viens de désoler toute la terre. Il la brûloit quand il s'en approchoit trop : quand il s'en éloignoit beaucoup, tout étoit glacé de froid: en un mot il a tout bouleversé, tout confondu. Si je ne m'en fusse enfin apperçu, si je ne l'eusse foudroyé, il ne nous restoit pas même un échantillon de l'espèce humaine: tant est merveilleux le cocher, le conducteur que tu nous as donné.

Le So. J'ai fait une faute, Jupiter, mais excuse-moi d'avoir cédé aux instances d'un fils. Pouvais-je prévoir un tel désastre!

Jup. Quoi! Tu ne savois pas combien un pareil emploi exige d'attention, que le moindre écart suffit pour tout perdre. Ignorois-tu l'impétuosité de tes coursiers, dont il faut toujours tenir les rênes fermes;

que

que pour peu qu'on les leur abandonne, ils s'indignent contre le frein, ainsi que cela vient d'arriver sous ce guide qu'ils ont emporté à gauche, à droite, en arrière, en haut, en bas, comme ils l'ont voulu, sans que leur conducteur ait pu les gouverner.

Le So. Je le savois bien. Voilà pourquoi je lui ai résisté et lui ai long-temps refusé la conduite de mon char. Mais enfin après beaucoup de pleurs et d'instances appuyées par Clymène sa mère, je l'ai fait monter sur mon char, en lui apprenant comment il devoit s'y tenir; jusqu'où il leur permettroit de s'élever dans les airs; comment, en descendant, il se courberoit, toujours maître de ses guides, qu'il n'abandonneroit jamais à l'impétuosité de ses coursiers. Je lui dis encore à quel danger il s'exposoit,

en ne suivant pas droit sa route. Mais ce malheureux enfant ébloui (1) de tant de feux, et plongeant ses regards dans une immense profondeur, aura tremblé comme cela devoit être : mes chevaux sentant que je n'étois pas là pour les conduire; et méprisant la main d'un jeune homme, auront, en se détournant, causé tous ces malheurs, et Phaëton dans la crainte de tomber aura lâché les rênes pour se tenir au char (2). N'est-ce donc pas assez pour ta vengeance de son infortune et de ma douleur ?

Jup. Assez, dis-tu, pour ma vengeance après une telle audace !.... Je te pardonne pour cette fois. Mais à l'avenir si tu commets une

(1) Litt. *Monté sur tant de feux.* Expression hardie que j'aurois peut-être dû conserver avec Bélin.

(2) Litt. A la bordure du char.

pareille faute, si tu nous donnes un tel suppléant, tu sauras aussitôt combien les feux de mon tonnerre sont plus brûlans que ceux de ton soleil..... Que ses sœurs l'enterrent sur les bords de l'Eridan, à l'endroit où il est tombé renversé de son char. Elles verseront sur lui des larmes d'ambre, et deviendront peupliers en mémoire de cet évènement. Toi, raccommode ton char, dont le timon s'est brisé avec une des roues, attelle tes chevaux, et reprends ta carrière. Souviens-toi pourtant de tout ceci.

DIALOGUE XXVI.

Ressemblance, différence et fonctions des Dioscures.

APOLLON, MERCURE.

Apol. Me dirois-tu, Mercure, lequel de ces deux-là est Castor,

lequel est Pollux ? pour moi je ne les distingue pas.

Merc. Celui-là qui étoit hier avec nous c'est Castor : celui-ci est Pollux.

Ap. Comment les reconnois-tu ? ils se ressemblent parfaitement.

Merc. Ce Pollux que tu vois, a sur le visage les cicatrices de ses blessures dans les combats du Pugilat, sur-tout celles que lui fit, dans son voyage des Argonautes, Amycus, Roi des Bebryciens. L'autre au contraire n'a rien de semblable, son visage uni n'a souffert aucune altération.

Ap. Tu m'obliges de me donner ces indices. Car tout le reste en eux est semblable. Tous deux portent une demi-coquille d'œuf et une étoile sur la tête; tous deux ont un javelot en main, et tous deux montent un cheval blanc,

en sorte qu'il m'est souvent arrivé de donner le nom de Castor à Pollux, celui de Pollux à Castor. Cependant dis-moi encore par quelle raison ne demeurent-ils pas tous deux avec nous, et pourquoi sont-ils tour-à-tour, l'un au rang des morts, l'autre au rang des Dieux?

MERC. C'est l'amour fraternel qui les fait agir ainsi. L'un des fils de Leda devant être immortel et l'autre soumis à la mort, ils se sont partagés l'immortalité.

AP. Partage insensé, puisqu'ils ne se verront plus, ce qu'ils desiroient ardemment, à ce que je crois. Et comment pourroient-ils se voir, quand l'un est avec les Dieux, et l'autre chez les morts?... Mais dis-moi, tandis que je prophétise, qu'Esculape exerce la médecine, que toi tu donnes des leçons d'escrime, et certes tu excelles dans

cette partie, tandis que Diane préside aux accouchemens, et que les autres divinités exercent une profession utile, soit aux Dieux, soit aux hommes, à quoi ceux-ci nous servent-ils ? assisteront-ils à nos banquets sans travailler, avec cette taille gigantesque ?

Merc. Nullement : il leur est enjoint de seconder Neptune, de courir la mer à cheval, de se fixer sur les vaisseaux qu'ils voyent tourmentés de la tempête, de sauver les navigateurs.

Ap. Tu me parles là d'une fonction utile et salutaire.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES DIALOGUES
DES DIEUX,

Contenus dans ce premier volume.

Fin de la Table.





